

# ETOILES, GARE A VOUS !

**C'EST LA GUERRE ! SOUS LE FEU NOURRI D'UNE ARTILLERIE À LA POINTE DES TECHNOLOGIES DE DESTRUCTION, LES FORCES AUTOPROCLAMÉES «DU BIEN» AFFRONTENT LE DÉSERT, SES RECOINS ROCHEUX ET LES ENNEMIS QUI S'Y TERRENT, JUSQU'À TENTER DE DÉBUSQUER AU CŒUR DE CE TERRAIN HOSTILE LE CERVEAU DU CAMP ADVERSE. AIDÉS PAR DES FRAPPES «AÉRIENNES» D'UNE PUISSANCE INOUIË ET GUIDÉS PAR UN HAUT COMMANDEMENT EXPERT EN MANIPULATION DES ESPRITS, DES MILLIERS DE FANTASSINS NOUVELLE GÉNÉRATION SUCCOMBENT AUX ASSAULTS D'AUTOCHTONES VINDICATIFS, AUTANT QU'À LEURS PROPRES STRATÉGIES DE COMBAT, PARTAGÉES ENTRE ERREURS DE TIRS ET SACRIFICES DÉCIDÉS EN HAUT-LIEU... C'EST UN FILM ? OUI, MAIS TOUTE RESSEMBLANCE AVEC L'ACTUALITÉ N'EST PAS FORTUITE. IL S'AGIT LÀ D'UNE ŒUVRE PROPHÉTIQUE BASIQUEMENT RETRANCHÉE DERRIÈRE SON ÉTIQUETTE DE BLOCKBUSTER DE SCIENCE-FICTION BOURRINE, ET DONT LA PORTÉE POLITIQUE ET VISIONNAIRE AURA ÉCHAPPÉ AUX CRITIQUES LES PLUS PRESSÉS, COMME AUX PUBLICS VENUS JUSTE Y PRENDRE UN (LÉGITIME) PLAISIR TRÈS PREMIER DEGRÉ. CAUCHEMAR PRÉMONITOIRE, PARFAITE ILLUSTRATION PELLICULÉE DE L'ENTRE-DEUX GUERRES DU GOLFE ET MAÎTRE ÉTALON D'UN CINÉMA APOCALYPTIQUE PLUS QUE JAMAIS À L'ORDRE DU JOUR, STARSHIP TROOPERS DISAIT DÉJÀ TOUT EN 1997 SUR LA CULTURE BELLIGÉRANTE DES U.S ET L'IDÉE QUE WASHINGTON SE FAIT DE LA DÉMOCRATIE. 6 ANS PLUS TARD, LE FILM LE PLUS VIOLEMMENT TRASH ET LE PLUS STUPIDEMENT CONTROVERSÉ DANS LA CARRIÈRE AMÉRICAINE DE SON AUTEUR EN DIT PLUS ENCORE.**



Dans une société fédérale et ultra-militarisée qui pourrait bientôt être la nôtre, un casting de belles gueules échappées d'une sitcom ado s'engage pour aller casser de l'alien insectoïde qu'il juge responsable de la destruction massive de sa mégalopole d'origine : Buenos Aires (ah l'Argentine et ses superbes brunes de 33 ans... mais je m'égare...). Condition *sine qua non* pour accéder à la citoyenneté, le service militaire devient pour la plupart un passeport pour les champs de

bataille. Tandis que bien à l'abri l'élite dirige les opérations, là-bas, les morts pleuvent et le terrain conquis menace à tout instant de se transformer en charniers où gisent les cadavres méconnaissables de soldats de l'infanterie mobile mis en pièces par leur ennemis avec une brutalité sans précédent. Ceux qui en réchappent repartent pour d'autres front, où est mené selon une propagande phallacieuse le même combat contre le peuple arachnide. Ces combattants ne se résigneront

pas tant qu'ils n'aient pas nettoyé une à une les planètes assiégées par les insectes et débusqué la créature qui les dirige, soit un énorme encéphale sur pattes mû par la volonté de vider littéralement le crâne des humains se trouvant sur son chemin. Comme quoi la guerre possède bel et bien un côté rongeur-tête ! Après bien des massacres, la bête-stratège sera en tout cas capturée et la fédération tout entière pourra alors asseoir sur le système solaire sa suprématie. Soit «*le règne des citoyens pour des lendemains qui chantent*», puisque, comme le dit le message de fin, «*ils vont continuer le combat... et ils vont gagner !*». Ironique ou héroïque ? Ironique, clairement ironique. Pour ceux qui n'avaient pas compris (et ils furent nombreux si l'on en croit les réactions de l'époque), *Starship Troopers* prend pour contexte la dictature martiale mais ne milite pas en sa faveur. Sous-tendu par un second degré constant (le plaisir jouissif de voir des beaux gosses se faire bousiller sans pitié), le film de Verhoeven se pare d'impérialisme (emblème de l'aigle, uniformes très «IIIème Reich» des commandants, valorisation de la force...) pour mieux le miner de l'intérieur. C'est, de la part d'un auteur venu d'Europe et ayant grandi dans des Pays-Bas occupés par les nazis, un traitement qui agit comme un virus au sein du système. Ou plutôt des systèmes. Ceux de la Maison Blanche et du Pentagone, mais aussi ceux des médias et, plus subtilement, d'Hollywood. Le miroir à peine déformant que le «Hollandais Violent» a tendu à sa patrie d'adoption a semble-t-il fait hurler. Les yankees n'ont pas trop aimé ; les européens, jamais aussi contents que lorsqu'Outre-Atlantique les politiques en prennent plein la gueule, ont adoré. On n'en attendait pas moins de la part de l'équipe qui avait montré que les yuppies (et Reagan) restaient le véritable ennemi public n° 1 de l'Amérique des années 80 (*Robocop*, l'autre grand film de SF politique des deux dernières décennies). Ceci étant posé, on conseillera à tous les détracteurs cultivant l'argument du fascisme larvé de ne pas s'enfuir de suite, car ils ont raison à la base : *Starship Troopers* est un film de fascistes ! Là où *Showgirls* agissait comme un film vulgaire pour justement fustiger la laideur et la bassesse du show-bizz (pas seulement celui de Las Vegas), l'avant-dernier coup d'éclat de Verhoeven se sert de personnages extrémistes pour taper sur la gueule des fachos de l'Amérique contemporaine : les «faucons» qui donnent le la à l'administration Bush, et leur clique de néo-conservateurs.

## FAUCONS ET VRAIS CONS

Technique de distanciation pour commencer : les héros viennent de Buenos Aires, pas des États-Unis que nous connaissons aujourd'hui. Un détail qui a son importance et, quoique repris du roman à l'origine du film (*Étoiles, garde à vous !*, de Robert Heinlein), permet au réalisateur de pisser sur les pompes de Washington, qui depuis longtemps déjà fait les yeux doux aux Brésiliens et aux Argentins afin de tirer profit du développement du Mercosur, le Marché économique commun de l'Amérique du Sud (quatrième espace commercial du monde, quand même) : tellement trop que dans un futur proche, il ne faudrait pas s'étonner que tout le continent soit sous le joug de la bannière étoilée (ou alors de la CIA, mais ça, c'était déjà le cas au Chili et ailleurs !). Autre déclaration d'intention apte à faire passer la pilule

Johnny Rico (Casper Van Dien), nul à l'école mais trooper de choc dans l'infanterie mobile, toujours prêt à en découdre avec les arachnides, y compris les plus imposants (ici, un scarabée tanker).



belliciste : le cours d'Histoire ou de Politique (de Citoyenneté devrait-on dire) que suivent nos p'tits gars sous la direction de Rasczak (c'teuteur de Michael Ironside !), ex-fantassin devenu prof et qui ne va pas tarder à reprendre du service. Voilà que le personnage discourt sur l'échec de la démocratie, le chaos engendré par les sociocrates (en pleine ère Clinton ? houla !), le règne des vétérans et la stabilité que ceux-ci ont imposée aux générations futures. Entre vétérans et Pères Fondateurs, il n'y a qu'un pas que le spectateur franchira selon son amusement critique. Avec, en guise de conclusion avant que ne sonne la cloche : «*la force, c'est la violence -l'autorité suprême dont découlent toutes les autres*». C'est noté, Paul ! On ne pourra pas dire qu'on n'a pas été prévenus. En prônant ces idées, la Nation devient dictature, puisqu'uniquement basée sur la force, donc la répression -qu'elle appelle d'ailleurs «sanction administrative» alors qu'il s'agit purement de châtement corporel ! Elle érige au passage le Service militaire en norme citadine et acte de civisme ultime. Coïncidence assez drôle quand on songe qu'aujourd'hui en France, le Service National s'appelle désormais le «Parcours de Citoyenneté», devoir de substitution au délai d'exécution très largement écourté mais imposé aux garçons comme aux filles... Quoi qu'il en soit, cette prédisposition à user de la force à titre «préventif», cette course à l'armement et cet ancrage quotidien dans un expansionnisme belliqueux, sont l'essence de la politique américaine contemporaine. Bush n'a pas vraiment agi différemment lorsqu'il a fait déployer, ceci bien avant de déclarer la guerre, des troupes en Irak et aux alentours quel qu'en soit le prix à payer (un milliard de dollars à échelle quotidienne, paraît-il...). Dans le monde de *Starship Troopers*, quand l'élite juge qu'une intrusion est terroriste sans même se demander si elle n'est pas accidentelle (le météorite qui détruit Buenos Aires est-il vraiment le fruit d'un assaut arachnide prémédité ?), elle décide d'en contenir les suites en éliminant la planète d'où elle provient (Klendathu). Une illustration avant l'heure de l'exact principe que défend aujourd'hui Paul Wolfowitz, parrain des néo-conservateurs américains, numéro 2 du